

Prix de l'Abonnement — Edition Quotidienne  
1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
POUR LES ÉTATS-UNIS. \$ 9.00 \$ 4.50 \$ 2.25 \$ 0.75  
POUR L'ÉTRANGER..... 12.15 6.10 3.05 1.05  
Les abonnements se soldent invariablyment d'avance

LE NUMÉRO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement — Edition Hebdomadaire  
1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
POUR LES ÉTATS-UNIS..... \$3.00 \$1.50 \$0.75  
POUR L'ÉTRANGER..... 4.00 2.05 1.35 1.05  
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 27 MAI 1813

86ème Année

## La Maison de Campagne d'Horace

Mécène, en 717, un an après qu'il l'avait connu, emmena Horace dans ce voyage de Brindes, où il allait conclure la paix entre Antoine et Octave. Quelques années plus tard, probablement vers 720, il lui donna le domaine de la Sabine.

Nous connaissons mal les circonstances qui amenèrent Mécène à faire ce beau présent à son ami; mais un homme d'esprit comme lui possédait, sans doute, cette qualité que Sénèque exige avant tout d'un bienfaiteur intelligent: il savait donner à propos. Il pensait donc que ce domaine ferait à Horace un grand plaisir, et certainement il ne se trompait pas. Est-ce à dire qu'Horace soit tout à fait comme son ami Virgile, dont on nous raconte qu'il vivait heureux que lorsqu'il vivait aux champs? Je ne le crois pas. Sans doute, Horace se plaisait aussi à la campagne; il aimait les champs et il a su les peindre; la nature, décrite avec discrétion tient une grande place dans sa poésie. Il s'en sert, comme Lucrèce, pour donner plus de force et de clarté à l'exposition de ses idées philosophiques. Le renouvellement des saisons lui montre que rien ne dure et qu'il ne faut pas nourrir de trop vastes espérances ni de trop longues douleurs. Les grands arbres courbés par les vents de l'hiver, les montagnes que frappe la foudre l'aident à prouver que les plus hautes fortunes ne sont pas à l'abri des accidents imprévus. Le retour du printemps, qui frissonne dans les feuilles agitées par le zéphyr lui sert à rendre courage aux désespérés en leur faisant voir que les mauvais jours ne durent pas. Ces tableaux sont charmants, et la mémoire de tous les lettrés les a retenus; ils n'ont pourtant pas la profondeur de ceux que Virgile ou Lucrèce nous présentent. Jamais Horace ne passera pour un de ces grands amis de la nature, dont le bonheur est de se confondre avec elle. Il était pour cela trop spirituel, trop indifférent, trop sage. J'ajoute que, jusqu'à un certain point, sa philosophie même l'en détournait. Il s'est élevé plusieurs fois contre la manie de ces âmes malades qui courent sans fin le monde à la recherche de la paix intérieure. La paix n'est ni dans le repos des champs, ni dans l'agitation des voyages; on peut la trouver partout quand on a l'esprit calme et le cœur sain. La conclusion légitime de cette morale, c'est que nous portons en nous notre bonheur et que, quand on habite la ville, il n'est pas nécessaire de la quitter pour être heureux.

Mais, si Horace ne possédait pas toute l'aide du banquier Alfius pour la campagne, s'il habitait Rome volontiers, c'était à la condition de n'y pas demeurer toujours. Alors, comme aujourd'hui on se gardait bien d'y rester pendant ces mois brûlants qui donne tant à faire à l'entrepreneur des pompes funèbres et à ses noirs lieutenants. Dès que soufflait l'auster "lourd comme du plomb", tous ceux qui pouvaient partir s'en allaient. Horace faisait comme eux. Tandis que les riches entraînaient à leur suite un grand équipage, qu'ils se faisaient précéder de courtiers numides, qu'ils avaient avec eux des gladiateurs pour les défendre et des philosophes pour les amuser, lui, qui était pauvre, sautait sur le dos d'un mulet court de queue plaçant derrière lui son petit fagot et se mettait gaiement en route.

Nous savons maintenant comment Horace devint propriétaire de sa maison de campagne; il nous reste à faire connaissance avec le pays où elle est située, à chercher s'il mérite ce qu'en a dit le poète, et par quelles qualités il a dû lui plaire.

Elle était, nous l'avons vu, dans

le voisinage de Tivoli. Le chemin qui y mène est l'ancienne "via Valeria", une des voies romaines les plus importantes de l'Italie, qui conduisait dans le territoire des Marses. La route suit l'Anio et traverse un pays fertile, entouré de hautes montagnes, au sommet desquelles se dressent quelques villages, de vrais nids d'aigles, qui de loin paraissent inabordable. De temps en temps, on rencontre des ruines d'anciens monuments et l'on foule quelques débris de pays romain sur lequel ont passé tant de peuples sans pouvoir le détruire. En trois ou quatre heures on atteint Viocavaro, qui, était autrefois "Varia", la ville importante du pays. Là, il faut quitter la grandroute pour prendre à gauche un chemin qui suit les bords de la Licenza. De l'autre côté du torrent, un peu plus haut que Viocavaro, on aperçoit Bardella, gros bourg avec un château de bon à bonne apparence. C'était un village dont Horace nous dit qu'on y frissonnait de froid: "rugiens frigore pagus".

Quand on a dépassé Bardella, à un détour du chemin, on voit à gauche Roccarovino; c'est un des villages les plus pittoresques du pays, perché sur un rocher pointu qui semble s'être détaché de la masse de la montagne. La route est rude pour y arriver; et, pendant que je me fatiguais à la gravir, je comprends à merveille l'expression d'Horace, qui nous dit qu'il est forcé pour revenir chez lui "d'escalader sa citadelle".

Ici se rencontre un point de repère qui va nous servir à nous diriger. Dans une épître charmante qu'Horace adresse à l'un de ses meilleurs amis pour lui faire savoir combien il aime la campagne, et qu'il ne regrette, de tous les biens de Rome, que le plaisir de le voir, il termine sa lettre en disant qu'il l'a écrite derrière le temple en ruine de Vacuna.

Hæc tibi dictabam fanum post putre Vacuna.

Vacuna était une déesse fort honorée chez les Sabins, et Varro nous dit que c'était la même qu'on appelait à Rome la Victoire. Or, on a retrouvé, près du village, une belle inscription qui nous apprend que Vespasien a relevé à ses frais le temple de la Victoire, que l'âge avait presque détruit: "Ædam Victoriae votivæ dilapsam sua impensa restituit". La coïncidence a fait penser que l'édifice relevé par Vespasien est celui qui tombait en ruine du temps d'Horace; en le réparant, l'empereur a donné à la déesse son nom romain à la place de l'autre qu'on ne comprenait plus. Aujourd'hui l'inscription est encastrée dans les murailles du vieux château, et la place voisine a reçu des habitants le nom de "Piazza Vacuna"; Horace n'est donc pas tout à fait oublié dans ce pays qu'il habitait il y a dix-huit siècles.

Après un regard jeté sur ce bel ensemble de montagnes, je reviens à ce qui doit surtout nous intéresser. Dans cette étendue de terres que mes yeux embrassent, je me demande ce qui pouvait bien appartenir au poète. Il ne s'est jamais nettement expliqué sur les limites véritables de son domaine. Quelquefois il paraît désireux d'en diminuer l'importance; sa maison n'est qu'une maisonnette ("villula") entourée d'un tout petit champ ("agellus") dont son fermier lui-même ne parle qu'avec mépris. Mais Horace est un homme prudent, qui se fait petit volontiers pour désarmer l'envie. Je crois que la réalité son bien de la Sabine devait être d'une assez bonne grandeur. "Tu m'as fait riche", disait-il un jour à Mécène; riche, non pas sans doute comme ces grands seigneurs ou ces chevaliers qui possédaient des fortunes immenses, mais beaucoup plus assuré-

ment qu'il n'avait jamais souhaité ni même rêvé de le devenir. Quelque modéré, qu'on soit de sa nature, il est rare qu'on ne se permette pas quelque excès quand on rêve. Ces excès, ces rêves qu'il formait dans sa jeunesse, sans espérer les voir jamais accomplis, Horace nous dit que la réalité les avait dépassés:

Auctius atque Di melius fecere.

Nous possédons quelques renseignements qui nous donnent une idée assez précise du bien d'Horace. Il n'avait pas gardé toutes les terres à son compte; les traces d'une grande exploitation agricole ne pouvaient guère lui convenir. Il en affermaient une partie à cinq métayers, des hommes libres qui avaient chacun leur maison et s'en allaient toutes les "mundines" à Varia, soit pour leurs intérêts propres, soit pour les affaires du petit municipal. Cinq métayers supposent un domaine assez considérable; et il faut ajouter que ce qu'il avait conservé pour lui n'était pas sans quelque importance, puisqu'il fallait huit esclaves pour le cultiver. Je m'imagine donc qu'une grande partie des terres qui m'étonnent, depuis le haut de la montagne jusqu'à la Licenza, devait être à lui. Ce vaste espace contenait pour ainsi dire des zones différentes, qui se prêtait à des cultures diverses, qui offraient au propriétaire des températures variées, et par suite des distractions et des plaisirs de plus d'un genre. Au centre, à mi-côte, se trouvait la maison avec ses dépendances. Tout ce que nous savons de la maison, c'est qu'elle était simple, qu'on n'y voyait ni lambris d'or, ni ornements divoire, ni marbres de l'Hymette et de l'Afrique; ce luxe n'était pas à sa place au fond de la Sabine. Près de la maison, il y avait un jardin qui devait contenir de beaux quinquennes bien réguliers et des allées droites enfermées dans des haies de charmes, comme c'était la mode alors. Horace s'est élevé quelque part contre la manie qu'on affectait de son temps de remplacer l'ormeau, qui s'unifiait à la vigne, par le platane, l'arbre celtibataire, comme il l'appelle; il attaquait ceux qui produisent chez eux les parterres de violettes, les champs de myrtes, "vaines richesses de l'odorat". Était-il resté fidèle à ses principes? N'avait-il rien donné à l'agrément? et son jardin ressemblait-il tout à fait à celui de Caton, où l'on ne trouvait que des arbres ou des plantes utiles? Je n'oserais pas trop l'affirmer. Il lui est arrivé plus d'une fois de ne pas s'appliquer à lui-même les préceptes qu'il donne aux autres, et d'être plus rigoureux dans ses vers que dans sa vie. Au-dessous de la maison et du jardin, les terres étaient fertiles. C'est là que poussaient ces moissons qui, à ce que prétend Horace, ne trompaient jamais son attente; c'est là peut-être aussi qu'il récoltait ce petit vin qu'il servait à sa table dans des amphores grossières et dont il ne fait pas l'éloge à Mécène. Un peu plus bas encore, vers les bords de la Licenza, le terrain devenait plus humide, et les prairies remplaçaient les champs cultivés. Il arrivait alors, comme aujourd'hui, que le torrent, grossi par les pluies d'orage, sortait de son lit et se répandait dans le voisinage, ce qui faisait maugrèr le fermier d'Horace, qui prévoyait avec douleur qu'il aurait quelque chose à construire pour mettre les terres à l'abri de l'inondation. Si le pays était riant vers le bas de la vallée, au-dessus de la maison il devenait de plus en plus sauvage. Il y avait là des buissons (qui donnaient libéralement des prunelles et de rouges "cornouilles"); il y avait des chênes et des yeuses, qui couvraient les rampes de la montagne. Dans les rêves de sa jeunesse dont je parlais tout à l'heure, le poète ne demandait aux dieux qu'un bouquet d'arbres pour couronner son petit champ. Mécène avait mieux fait les choses; le bois d'Horace couvrait plusieurs "jugères". Il y en avait assez "pour nourrir de

glands le troupeau et fournir une ombre épaisse au maître".

Ce n'était donc pas seulement un petit jardin d'homme de lettres, un trou de lézard, selon l'expression de Juvénal, qu'Horace tenait de son protecteur; c'était un domaine véritable, avec des prés, des terres, des bois et toute une exploitation rustique, une fortune en ce même temps qu'un agencement. Comment ce domaine était-il tombé dans les mains de Mécène? On l'ignore. Quelques méchantes langues ont prétendu qu'il pouvait bien avoir été confisqué sur des ennemis politiques et que probablement Mécène avait donné à son ami des terres qui ne lui appartenaient pas. Ces libéralités, qui ne coûtaient guère, n'étaient pas alors tout à fait rares. On raconte qu'Auguste offrit un jour à Virgile la fortune d'un exilé et que le poète la refusa. J'espère bien qu'Horace n'aurait pas été moins dédaigné que son ami. Mais ce ne sont là que des hypothèses auxquelles on ne doit pas s'arrêter. Tout ce qu'on sait du bien d'Horace, c'est qu'il était en très mauvais état quand il lui fut donné. Les ronces, les épines couvraient la terre, et la charrue n'y avait pas passé depuis longtemps. Il est l'imprudence, quand il en eut possession, d'amener, pour diriger les travaux, un de ses esclaves de la ville qui, selon Columelle, ne sont qu'une race de paresseux et d'endormis ("saevos et similesque sum genus"). Le malheureux ne connaissait sans doute la campagne que par les jardins soignés des environs de Rome. Quand il arriva dans la Sabine et qu'il vit ces champs en friche qu'on lui donnait à cultiver, il se crut tombé dans un lieu sauvage et pria qu'on le laissât partir au plus vite. Horace lui-même, malgré l'affection qu'il porte à sa propriété, n'en a pas exagéré les mérites. La terre, nous dit-il, est loin d'être aussi fertile que dans la Calabre; les vignes surtout y sont fort inférieures à celles de la Campanie. Ce qu'il loue sans réserve, c'est la température qui est égale en toute saison, ni trop froide pendant l'hiver, ni trop chaude en été. A propos de cette qualité, il ne tarit pas d'éloges, et l'on comprend bien qu'il y soit très sensible. Je remarque aussi qu'il n'a jamais vanté avec excès la beauté du pays qui entourait sa maison de campagne. Les préventions du propriétaire ne l'égarèrent pas jusqu'à le comparer aux sites célèbres de l'Italie, à Baies, à Tibur, à Préneste. Baies, nous dit-il, est une des merveilles du monde; on ne trouve ailleurs rien d'aussi beau:

Nullus in orbe sinus Bais præluet amoenis.

Préneste aussi est un endroit admirable, d'où l'on jouit d'une des vues les plus variées et les plus larges qu'on puisse imaginer. Horace s'y plaisait beaucoup et y retournait souvent. Il faut avouer que la vallée de la Licenza n'a rien de semblable, et je ne serais pas surpris qu'un voyageur qui viendrait de Palestine ou de Tivoli n'éprouvât quelque mécompte en y arrivant. C'est sa faute et non celle d'Horace, qui n'a pas voulu nous tromper. Si notre attente n'est pas d'abord tout à fait remplie, nous en prenons qu'à nous-mêmes. Nulle part il n'a prétendu que cette petite vallée solitaire fût le plus beau lieu du monde, comme il le fait pour Baies, il nous dit simplement qu'il y a été heureux. Est-il donc indispensable, pour être heureux, d'avoir sans cesse un horizon immense devant soi et de vivre dans une extase perpétuelle? Il ne faut rien exagérer en aucun sens; si le site de la vallée sabine n'est pas comparable à celui des beaux pays dont je viens de parler, il est pourtant fort agréable dans ses petites proportions. J'ajoute que bien des choses ont dû changer depuis l'antiquité. Les montagnes sont nées aujourd'hui; elles étaient autrefois couvertes d'arbres. Pour me figurer l'aspect qu'elle devait avoir, j'y plaçant par la pensée cet admirable petit bois de chênes verts qu'on

traverse en allant au "sacro speco" de Subiaco. La vallée non plus ne ressemble pas à ce qu'elle était autrefois; elle a perdu les ombres qui plaisaient tant à Horace et lui rappelaient la verdure de Tarente:

Credas adductum propius frondosæ Tarantum.

Mais ce qui n'a pas changé, ce qui faisait, ce qui fait encore le caractère de ce charmant paysage, c'est le calme, la tranquillité, le silence. De la "Madonna della casa", à midi, on n'entend que le bruit affaibli du torrent qui monte du fond de la vallée. Voilà précisément ce qu'Horace venait y chercher. Des spectacles extraordinaires jettent l'âme dans une sorte de ravissement qui l'exalte et la trouble; c'est à la longue une fatigue qu'il aurait mal supportée. Il ne voulait pas que la nature l'attirât trop à elle et l'empêchât de s'appartenir à lui-même. Aussi rien ne lui convenait-il mieux que cet horizon tranquille, où tout est repos et recueillement. Quoiqu'il fût si près de Rome et qu'à la rigueur son mulet à la queue coupée pût l'y mener en un jour, il pouvait s'en croire à mille lieues. C'est ce qu'ailleurs il ne trouvait pas. A Préneste, lorsqu'il venait s'assourir, en lisant Homère, sur les marches du temple de la Fortune, il apercevait dans la brume les murailles de la grande ville. A Baies, il en rencontrait partout la jeunesse, occupée de ses fêtes bruyantes; c'était Rome encore, retrouvée dans le lointain ou condoyée dans la rue. Rome ne venait pas dans la vallée de la Sabine; qui donc aurait osé, parmi cette jeunesse élégante, s'aventurer dans la montagne au delà de Tibur? Horace y était donc vraiment chez lui. Il pouvait se dire, en montant le pied dans son domaine: "Ceci, je n'appartiens plus aux importuns; j'ai quitté les soucis et les ennuis de la ville; je vis enfin et je suis mon maître: "vivo et regno".

GASTON BOISSIER.

### UNE BELLE DÉCOUVERTE.

Paris, 26 mai. — L'éminent physiologiste, Prof. Raphaël Dubois, de l'université de Lyon, a terminé une série d'expériences qui tend à démontrer que le "micrococcus" l'animalcule qui sert à produire les perles dans les huîtres peut causer la mort du bacille de la tuberculose. Douze petits cochons d'Inde ont été infectés de la tuberculose et plus tard inoculés avec du "micrococcus". Dix mois après tous les cochons étaient guéris à l'exception d'un seul. Le Prof. Dubois a déclaré qu'il ne voulait pas faire croire au public qu'il avait déjà trouvé le véritable remède de l'implacable maladie mais il a promis de continuer ses expériences vraiment intéressantes et il a déclaré qu'il espérait fermement que sa découverte pourrait arriver bientôt à combattre avec succès la tuberculose.

### LA SITUATION AU MEXIQUE.

Washington, 26 mai. — La Croix Rouge américaine a autorisé aujourd'hui le consul américain de Tampico, M. Miller, de tirer une traite de \$2,000 pour la subsistance et le transport des réfugiés américains à Galveston. Le rapport d'aujourd'hui au département d'Etat dit que les conditions autour de Tampico sont devenues intolérables pour les étrangers. Plusieurs fermiers américains ont quitté le pays mais beaucoup ne peuvent partir. William Lorraine Cooke, un ingénieur des mines, après avoir été volé par des bandits, s'est enfoncé de Zihuatanejo dans un canot; il est maintenant en sûreté à Acapulco. C. K. Fulton, sur la sécurité duquel on avait des craintes, est sain et sauf à Dimas.

### BALKANS

Londres, 26 mai. — La tension des rapports entre les alliés semble diminuer. Une dépêche d'Athènes au "Times" dit que la flotte grecque a été bombardée par les Bulgares pendant qu'elle passait devant Kavala. Ce nouvel incident, à la suite de la sérieuse rencontre de Salonique a produit une pénible impression à Athènes. Le gouvernement grec a protesté énergiquement auprès du gouvernement bulgare. Le danger d'une guerre entre les alliés retardée les négociations de la paix avec la Turquie.

### JAPON

La santé de l'empereur. Tokyo, 26 mai. — L'empereur Yoshito, se sent beaucoup mieux, mais l'impératrice Sadako, en veillant au chevet de son mari, a contracté un rhume fort dangereux. Son état n'inspire aucune crainte, mais ses médecins lui ont défendu de sortir de sa chambre et elle ne pourra pas prendre part à la réunion de la Société de la Croix Rouge du Japon, qui doit avoir lieu mardi.

### BATAILLE.

Katie Rogan, demeurant dans le quartier mal famé, et Ben Kelly n'ont pu se mettre d'accord hier au soir au sujet d'une excursion à Milneburg. Résultat: une querelle suivie de coups, qui a causé l'arrestation des deux personnes en question.

### FRANCE

#### Les anti-militaristes en France.

Paris, 26 mai. — Le gouvernement français a pris des mesures énergiques pour supprimer la campagne des anti-militaristes en France. Près de 80 bureaux de la confédération générale du travail, à Paris et dans quelques villes de provinces ont été visités par les autorités.

Tous les documents de quelque importance trouvés dans les bureaux ont été saisis par le gouvernement, qui fera poursuivre sous l'accusation de sédition les organisateurs des récentes démonstrations des soldats contre la nouvelle loi de trois ans.

Les préparatifs des autorités avaient été faits dans le plus grand secret et presque simultanément dans tous les bureaux des représentants du gouvernement se sont fait livrer au nom de la loi tous les documents de valeur.

Un grand nombre de personnes seront parait-il compromises.

#### Une belle découverte.

Paris, 26 mai. — L'éminent physiologiste, Prof. Raphaël Dubois, de l'université de Lyon, a terminé une série d'expériences qui tend à démontrer que le "micrococcus" l'animalcule qui sert à produire les perles dans les huîtres peut causer la mort du bacille de la tuberculose. Douze petits cochons d'Inde ont été infectés de la tuberculose et plus tard inoculés avec du "micrococcus". Dix mois après tous les cochons étaient guéris à l'exception d'un seul.

#### Suicide d'un étudiant.

Lille, 26 mai. — Un étudiant en médecine nommé Cuvillier désappointé de n'avoir pu passer son examen s'est suicidé aujourd'hui dans les bâtiments de l'université.

#### LA CURE DU DR. FRIEDMANN.

New York, 26 mai. — Le Dr. Joseph J. O'Connell, a expédié une lettre au Commissaire Lederle, le priant de soumettre à la prochaine réunion du Bureau de Santé, une proposition afin d'empêcher l'application du traitement Friedmann dans l'Etat de New York, jusqu'à ce que le sérum administré aux personnes déjà inoculées, ait produit un effet quelconque.

#### UNE NOUVELLE VIC-TIME DE LA BOXE.

Chicago, 26 mai. — Frank Carbone, appartenant à une école athlétique de Chicago, est mort dimanche des suites de lésions internes qu'il reçut mardi dernier, en boxant avec un camarade dans une des salles de boxe de l'école.

#### ARRESTATION IMPORTANTE.

Hier matin à 8 heures un nommé Joseph Tinkers, âgé de 32 ans, a été arrêté sous l'accusation d'être un citoyen peu recommandable. Il avait en sa possession des drogues et du poison.

### UNE CATASTROPHE

5 MORTS, 7 BLESSES.

Une enquête a été ouverte par les autorités afin découvrir les causes de l'effondrement du batardeau construit au Vieux Bassin et la rue Broad.

Le batardeau était construit par la "Mitchell-Borne Construction Co." John O. Chisolm, un représentant de la compagnie, a dit qu'il remarqua des bulles d'eau qui semblaient sortir de dessous la digue, mais qu'après avoir fait une minutieuse inspection des lieux il ne s'en inquiéta plus.

Le surintendant Earl, des égouts de la ville, est nommé président du comité chargé de l'enquête.

A 3.30, une partie de la digue s'effondra, les ouvriers se retirèrent mais furent chargés de fortifier le batardeau, qui menaçait s'écrouler à tout instant. Ils protestèrent tout d'abord mais on les obligea à travailler. Soudain le batardeau s'écroula entraînant dans sa chute un grand nombre d'ouvriers.

C'est alors qu'eut lieu une scène héroïque. N'écoutant que leur courage les ouvriers hors de danger, s'élançant au secours de leurs camarades. Sans ces braves gens, on aurait eu un plus grand nombre de fatalités à déplorer.

Voici les noms des victimes et des blessés:

#### Les morts.

John Lutenbacher, âgé de 49 ans, habitant au 1725 rue Du Maine.  
Richard Ballan, 34 ans, 927 rue Piété.  
Mack Nalor, noir, 35 ans, 2725 avenue Jackson.  
Julius Wilson, noir, 37 ans, domicile inconnu.  
Philip Jackson, noir, âgé de 33 ans, domicile inconnu.

Les corps des trois dernières victimes ont été retrouvés lundi matin.

#### Les blessés.

Benjamin Borne, 43 ans, 821 Opelousas avenue, lésions internes, sans danger.  
Michael Mitchell, Bank et Broad, légèrement blessé au corps et souffrant violemment de sa chute dans l'eau.  
Frank Smith, 32 ans, 926 N. Dupré, légères contusions.  
W. F. Kelly, légèrement blessé.  
Hugh Thompson, 28 ans, 1117 rue Mandeville, blessé au corps.  
Lee Wilson, noir, 28 ans, blessé à la tête et au visage.  
Harry Gage, noir, 29 ans, blessé aux bras et aux mains.

#### LA CURE DU DR. FRIEDMANN.

New York, 26 mai. — Le Dr. Joseph J. O'Connell, a expédié une lettre au Commissaire Lederle, le priant de soumettre à la prochaine réunion du Bureau de Santé, une proposition afin d'empêcher l'application du traitement Friedmann dans l'Etat de New York, jusqu'à ce que le sérum administré aux personnes déjà inoculées, ait produit un effet quelconque.

D'après le Dr. O'Connell, le traitement Friedmann, active plutôt qu'il ne retarde la mort du malade. "Les innombrables réclames des journaux, dit-il, ont réveillé chez les malades, un dernier espoir de guérison qui les met à la merci d'un grand nombre d'escrecs qui prétendent administrer le traitement Friedmann. Le Dr. Friedmann et ses aides, ont eu le temps de démontrer l'efficacité de leur traitement et cependant aucune guérison n'a encore été déclarée. Au contraire, au lieu de guérir, les malades ne font qu'empirer."

#### ARRESTATION IMPORTANTE.

Hier matin à 8 heures un nommé Joseph Tinkers, âgé de 32 ans, a été arrêté sous l'accusation d'être un citoyen peu recommandable. Il avait en sa possession des drogues et du poison.